

## *Prologue*



Ne croyez pas ceux qui prétendent connaître les tatous. Les histoires les plus folles circulent sur ces créatures : mon oncle, par exemple, jure avoir eu à la maison un tatou apprivoisé qu'il avait dressé à chercher les truffes du Brésil ; mon grand-père raconte volontiers à qui veut les entendre ses expériences de pêche au tatou au pied des chutes tumultueuses qui barrent le fleuve Orénoque ; mon cousin Alfredo, le plus menteur de la famille, s'est vanté un jour d'avoir vu voler une famille de tatous, le père, la mère et leurs sept enfants, à travers les branches de grands sapins d'Amazonie. C'est évidemment absurde : il n'y a jamais eu le moindre sapin en Amazonie.

Quant à moi, et c'est vrai, j'ai bien connu un tatou.

## *Manoel*



Il s'appelait Manoel, et vivait au Brésil, au bord du rio Juruá (cette longue rivière boueuse qui se tortille comme un ver de terre à travers la jungle sur des milliers de kilomètres avant de se jeter dans le rio Solimões, qui rejoint le rio Negro à Manaus pour devenir le fleuve Amazone).

Manoel était un tatou très cultivé, qui lisait beaucoup. Il lisait même énormément. En fait, il passait son temps à lire tout ce qui lui tombait sous la main : des romans, des albums illustrés, des prospectus publicitaires, des bandes dessinées, des modes d'emploi, des dictionnaires encyclopédiques, des notices de montage Ikea, des documentaires animaliers, des livres d'art sur l'architecture précolombienne, des précis de philosophie allemande,

de la poésie japonaise du *xiv<sup>e</sup>* siècle, et même des annuaires téléphoniques (celui de la province des Amazones est heureusement assez maigre). Je le rencontrais souvent sur les berges du rio, confortablement installé dans un fauteuil d'osier, un livre à la main et un bol de chenilles fraîches posé au sol dans une boucle de sa queue. Manoel était un tatou très gourmand.

Moi, Luizao, je pilotais en ce temps-là une pirogue à moteur sur le rio Juruá. C'était mon premier métier et mon premier bateau : j'étais alors tout jeune, je devais avoir quinze ou seize ans. Mon travail consistait à monter et descendre le rio en attendant le grand amour, et à colporter des bricoles aux Indiens installés sur ses rives. Souvent, ces Indiens manquaient d'argent. J'acceptais alors un peu n'importe quoi en guise de paiement : nourriture, bijoux, cailloux sacrés, racines hallucinogènes, sarbacanes sculptées, parures en plumes de perroquet, becs de toucan, dents de jaguar, et même carapaces de tatou (que je me gardais de montrer à Manoel).

Un jour, un Indien Yupanambi un peu louche, qui voulait m'acheter le dernier disque de Beyoncé et n'avait plus un sou en poche, me proposa un livre en échange. Ma foi, le troc semblait raisonnable. La couverture était bien un peu abîmée, mais à l'intérieur tous les mots avaient l'air à leur place. J'acceptai l'échange en pensant qu'un nouveau bouquin ferait sûrement plaisir à Manoel.

Si j'avais su...

Je croisai mon ami tatou lors de mon voyage suivant. Je descendais le cours de la rivière en ouvrant l'œil à cause des caïmans noirs et des bancs de sable, et je le vis qui faisait les cent pas le long de la berge, en proie à une grande impatience. Il venait de finir le catalogue Volkswagen, et n'avait plus rien à lire, ce qui le mettait toujours de fort mauvaise humeur. Je cachai mes carapaces, descendis à terre, et lui offris mon cadeau. Il le saisit avidement, le tourna et le retourna dans ses pattes griffues, et émit un reniflement dédaigneux en constatant l'état de la couverture.



*Voici Luizao et Manoel, sur les bords du rio Juruá. Luizao est arrivé en pirogue par le fleuve, et Manoel à pied par la forêt. S'il lui prenait fantaisie d'aller fouiller dans la pirogue, il risquerait de tomber sur les carapaces de tatou cachées sous la banquette... Heureusement, malgré son air bougon, Manoel est beaucoup plus intéressé par le livre de Luizao que par son bateau.*

– *Histoires comme ça\**, de R. Kipling, lut-il de sa voix flûtée. Connais pas.

– Moi non plus, répondis-je, mais il y a dedans une histoire qui te concerne.

Il ouvrit le livre et se rendit directement à la table des matières. En effet, le septième des douze chapitres s'intitulait *Le Commencement des Tatous*. Il y avait aussi *La Baleine et son gosier*, *Comment le Chameau eut sa bosse*, *Le Léopard et ses taches*, *Le Rhinocéros et sa peau*, *L'Enfant d'Éléphant*, *Le Chat qui s'en va tout seul*, ainsi que d'autres histoires dont je ne me rappelle plus le titre. Il faut bien admettre que tous ces noms étaient très étranges, et de toute façon je n'ai jamais aimé les documentaires.

– Mouais, dit-il en faisant la moue. Je ne vois pas comment ce R. Kipling, dont je n'ai jamais entendu parler, et dont je n'arrive même pas à lire le prénom tant la couverture est déchirée et couverte de boue, peut s'aventurer à parler des tatous sans même être venu m'interviewer. Pourtant, tout le monde me connaît, ici.

\* Ce livre existe VRAIMENT. Lisez-le! (Note de l'auteur.)

Les tatous ont tendance à se montrer grognons, et Manoel ne faisait pas exception, au contraire.

– Peut-être qu'il n'habite pas ici, suggérai-je. C'est sans doute un monsieur de la ville; il vit peut-être à Manaus?

– Dans ce cas, qu'il se contente d'écrire des livres sur les hommes des villes, et qu'il laisse les tatous tranquilles. Est-ce que j'écris des livres sur les hommes des villes? Les hommes écrivent sur les hommes, et les tatous sur les tatous.

– Et si ce R. Kipling était un tatou? objectai-je.

Manoel me montra la table des matières en ricanant.

– Et aussi une *baleine*, un *chameau*, un *enfant d'éléphant*, et un *chat qui s'en va tout seul*?

Je commençais à en avoir assez.

– Alors, tu le prends, ce livre, ou je vais l'offrir à quelqu'un d'autre?

Manoel renifla à nouveau bruyamment.

– Bon, d'accord, je le prends, mais c'est bien parce que c'est toi.

Pas un merci. C'était tout Manoel, ça.

### *Une idée de tatou*



uelque temps après, je retrouvai mon Manoel dans un bar de Carauari, une petite ville paresseuse posée dans un méandre du rio Juruá. Je venais de livrer un stock de carapaces à un certain Geraldo, un artisan local, qui les transformait en peignes, boucles d'oreilles, montures de lunettes, clés USB, et mille autres objets tous plus beaux les uns que les autres. Nous trinquions à la fin des négociations lorsque Manoel poussa la porte du Café de la Gare.

Présenté ainsi, l'événement peut sembler banal. Que le lecteur me permette cependant de lui rappeler que Manoel n'était pas un client comme un autre. Manoel était un tatou. Probablement le pre-

mier tatou de l'Histoire à pousser la porte d'un bar et à prendre place sur un tabouret. Son entrée ne passa donc pas inaperçue, et tous les regards convergèrent immédiatement vers lui lorsqu'il s'assit à la table que je partageais avec Geraldo.

Ai-je dit que Manoel était un magnifique spécimen de tatou géant, jeune et vigoureux, doté d'une splendide carapace dont il prenait grand soin? Toujours est-il que le Geraldo en question eut l'air ravi de faire sa connaissance, et s'efforça d'en apprendre le plus possible sur lui (et *où habites-tu? et est-ce que tu vis seul? et est-ce qu'il y a un chien de garde chez toi?*). Il voulut ensuite l'inviter à aller fumer une cigarette en sa compagnie sur le trottoir, mais, heureusement pour ses poumons et sa carapace, Manoel ne fumait pas.

– Il est sympathique, ton copain, me dit Manoel, après que Geraldo nous eut quittés pour rejoindre d'autres clients du bar.

Manoel avait un peu de mal à cerner la véritable personnalité de ses interlocuteurs. Lors des présentations, je n'avais pas jugé utile de préciser la nature des activités de Geraldo.